

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Institut Universitaire de Hautes Études Internationales – *L'historien et les relations internationales. Recueil d'études en hommage à Jacques Freymond* – Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1981, 550 p. (Textes réunis par S. Friedländer, H. Kapur et A. Reszler).

par Dimitri Kitsikis

Études internationales, vol. 14, n° 2, 1983, p. 378-380.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701519ar>

DOI: 10.7202/701519ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Hélas, l'auteur se méprend sur les buts de guerre des Alliés, qui se battaient bien plus *contre* l'hégémonie allemande en Europe que *pour* des valeurs morales. Comme l'effort de guerre engageait toute la population des pays démocrates, et comme cette population était loin d'être judéophile (voir page 80), il ne fallait surtout pas lui donner l'impression qu'elle faisait la guerre pour les Juifs.

Il est peut-être normal qu'un Israélien, aux prises avec l'hostilité des peuples arabes, s'identifie à l'Occident – « notre civilisation » (page 1) Pourtant, la religion dominante de l'Occident est le christianisme, non le judaïsme. Adolf Hitler avait été élevé dans la foi catholique et adorait sa mère, qui demeura pratiquante toute sa vie. Himmler était un ancien militant des jeunesses catholiques. Eichmann venait d'une famille protestante très pieuse. Hoess, le commandant d'Auschwitz, était un ancien séminariste qui s'était destiné originellement à la prêtrise. Au lieu de considérer les Nazis comme des démons, il serait peut-être plus juste de voir en eux les représentants, somme toute assez typiques, d'une civilisation devenue malade. Devant une telle problématique, certains théologiens chrétiens semblent mieux comprendre le sens de l'holocauste que les historiens juifs.

Frédéric SEAGER

Département d'histoire
Université de Montréal

INSTITUT UNIVERSITAIRE de HAUTES
ÉTUDES INTERNATIONALES – *L'historien
et les relations internationales. Recueil
d'études en hommage à Jacques Frey-
mond* – Genève, Institut Universitaire de
Hautes Études internationales, 1981, 550
p. (Textes réunis par S. Friedländer, H.
Kapur et A. Reszler).

La nature de ce genre d'ouvrages crée toujours un double problème pour le recenseur. D'abord il s'agit d'un recueil, ce qui exige que l'on donne une idée de la variété de son contenu, sans pour autant s'attarder sur chacune des contributions. Or, en règle générale, les auteurs de ces recueils écrivent leur

article seuls, sans se consulter. Ensuite et par surcroît, ce recueil s'agence autour d'un éminent collègue, afin de lui rendre hommage au moment où il s'apprête à prendre sa retraite. Il s'agit donc, au-delà du coup de chapeau donné à celui qui s'en va – tout en étant encore et bien en vie et relativement jeune (70 ans) – d'essayer de découvrir ce qui dans le recueil a de commun avec la discipline scientifique et la méthode du maître.

Enfin, une fois que le soussigné mandarin aura décrit un ouvrage aussi composite, rédigé par un aréopage de mandarins, en l'honneur d'un autre mandarin, selon un cérémonial digne de la Chine impériale, il lui faudra encore ne pas manquer de suivre le grand ancêtre Lucien Febvre qui, comme le remarque le professeur Aguet dans son article, disait que dans un compte rendu, « il s'agissait beaucoup moins pour moi – comme toujours – de juger un livre que de plaider une cause. Juger, je déteste ce mot: l'historien n'est pas un juge d'instruction; il est un interprète. Un homme qui ayant compris quelque chose, le fait comprendre à autrui » (p. 7).

Donc essayons d'abord de « saisir » ce fort volume, publié par l'Institut dont Freymond fut le directeur de 1955 à 1978 et qui contient 546 pages, 32 contributions rédigées par 29 professeurs d'Université, 2 archivistes, un écrivain et un ambassadeur, ainsi qu'un *curriculum vitae* de Jacques Freymond. Trois de ces professeurs qui ont été chargés de réunir les textes, les ont répartis sous trois rubriques: 13 textes sous le titre, « Réflexions sur l'histoire et les relations internationales », 15 sous « Études historiques » et 4 sous « Problèmes contemporains ». Le vague des deux derniers titres indique bien l'embarras des responsables devant ce recueil disparate. La langue choisie a été d'abord le français – 25 contributions – puis l'anglais – 6 contributions – enfin l'allemand, une contribution. Étant donné la nationalité suisse de Freymond, ainsi que ses attaches de longue date avec la France et J.-B. Duroselle, il n'est pas étonnant que les auteurs viennent surtout de Suisse (19) et de France (8). La présence de deux Américains est aisément explicable par le fait que Freymond – comme Duroselle – avait fait le

voyage dans les universités américaines et avait écrit, comme Duroselle, une histoire de la politique étrangère américaine. En fait, on s'étonne qu'il n'y en ait pas eu davantage. Freymond ayant été fait en 1974 docteur *honoris causa* de l'Université de Bucarest et les Roumains étant toujours particulièrement actifs dans leurs rapports avec les intellectuels occidentaux, il est non moins normal d'y voir figurer deux Roumains: un académicien de Bucarest et l'autre, ambassadeur de son pays à Berne. Enfin, nous y trouvons un Vénézuélien et un Montréalais.

L'histoire des relations internationales est une discipline dont le fondateur est un Français, Pierre Renouvin. Celle-ci dépasse de beaucoup le champ de l'histoire diplomatique, avec laquelle il ne faut surtout pas la confondre. Étant donné qu'elle n'entre pas dans le moule de la tradition américaine, elle a été dédaignée par la science historique anglo-saxonne qui persistait à prétendre ne pas voir de différence entre histoire diplomatique et histoire des relations internationales. Après la mort de Renouvin, Duroselle en France et Freymond en Suisse ont été d'éminents porte-parole de cette discipline dont le soussigné avoue humblement être un serviteur. Voilà pourquoi les 13 études de la première partie sont des réflexions sur les rapports entre l'histoire et les relations internationales.

La première de ces études, celle de J.-P. Aguet, donne son sens à l'ensemble de l'ouvrage. Excellente, elle retrace, au travers du personnage de Lucien Febvre, la préhistoire de la discipline. Elle nous montre comment L. Febvre mena le combat contre l'histoire diplomatique et comment sur les ruines de cette ancienne forteresse se dressèrent deux nouveaux édifices: l'histoire des relations internationales de P. Renouvin et l'histoire totale de Fernand Braudel. Comme le remarque Aguet, L. Febvre « a bien dit ce qu'il ne fallait plus faire et pourquoi, mais bien peu ce qu'il faudrait faire ». (p. 21). Un exemple de l'influence de ce climat « febvrien » est le livre de Braudel sur la Méditerranée et Philippe II. En 1923, cette recherche s'orientait vers l'his-

toire diplomatique et mettait Philippe II avant la Méditerranée. Lorsque parut le livre en 1946, les rôles avaient été inversés: la Méditerranée était devenue la vedette. On sait qu'il fallut du temps pour que Braudel fut finalement « établi » en Amérique du Nord, la morgue américaine ayant été également tardivement battue en brèche en faveur d'un autre francophone, le psychologue suisse Jean Piaget. Quant à Pierre Renouvin, il attend toujours.

La seconde étude est écrite par le plus connu des maîtres actuels de la discipline, J.-B. Duroselle, sous un titre bien à lui: « L'histoire: flot et création ». Ici Duroselle, dans un style polémique rafraîchissant, se fait, à l'exemple de L. Febvre, un « combattant pour l'histoire ». Il rappelle d'abord que la variable essentielle de la discipline est le temps. L'escamoter, en faisant disparaître complètement le *récit*, est une maladie scientiste: en se voulant scientifique on devient fat. Syndrome que connaît bien, entre autres, la science politique. Ainsi, face à « l'histoire commerciale et frelatée, il faut bien aussi constater l'existence de l'histoire scientifique et ennuyeuse... Ce temps qui est la vie, ressort de la moulinette complètement haché » (p. 25). Mais « je suis certain que les statistiques, les courbes, peuvent être parlantes, que l'étude des décisions est d'autant plus attachante qu'elle est globale et bien faite » (p. 26). Duroselle s'élève contre les deux thèses opposées: contre ceux qui pensent que l'histoire est cyclique et contre ceux qui pensent qu'elle est dialectique. « Aux notions de cycle ou de dialectique, je propose de substituer celles de *flot* et de *création* » (p. 27). Le flot, c'est le quantitatif fondé sur l'expansion démographique et la destruction par les conflits, le plus-moins, du mouvement lent ou de la structure; autrement dit, la partie animale de l'homme. La création, c'est le qualitatif; la mutation brusque due à l'élan vital, à la partie non animale de l'homme. Comme, par définition, on ne peut pas prévoir la création, la prospective est impossible. Duroselle a développé ces idées dans son livre paru en 1981, dans les Publications de la Sorbonne: *Tout Empire périra. Vision théorique des relations internationales*.

La troisième étude est celle du Suisse Gilbert Étienne, spécialiste de l'Extrême Orient: « Figures de proue. Le long et le court ». Les figures de proue sont les héros dans l'Histoire. L'auteur choisit trois exemples: le Grand Moghol Akbar qui régna de 1556 à 1605 en Inde, l'Empereur de Chine Kang-hsi qui régna de 1661 à 1722 et le premier consul Bonaparte.

La quatrième étude, signée J.-C. Favez, se penche sur les articles de Jacques Freymond journaliste diplomatique, que celui-ci écrivit pour la *Gazette de Lausanne*, de 1946 à 1951. On ne comprend pas très bien pourquoi ce texte figure dans la première partie, alors que le texte de R. Ruffieux qui lui analyse les articles de Freymond dans la *Suisse contemporaine* de 1941 à 1945, figure dans la deuxième. Acrobaties éditoriales nécessitées par la nature de l'ouvrage.

Lucien Febvre et Pierre Renouvin reviennent sous la plume collective de la cinquième étude, écrite par S. Friedländer et Miklos Molnar. Et la réflexion historique continue de la sorte par des études de Louis Halle, Thierry Hentsch, Bertrand de Jouvenel, Urs Luterbacher, André Reszler, Denis de Rougemont, Marlis Steinert et Kenneth Thompson.

Les études historiques de la 2ème partie portent sur l'Empire ottoman et la Turquie, la SDN, l'URSS, la France, l'Allemagne, l'Italie et la Palestine. Enfin, la troisième partie contient des études sur l'Amérique centrale, l'URSS, la Chine et le rôle des petits pays dans les négociations internationales majeures.

En conclusion, je pense que les études fort intéressantes de cet ouvrage ont été gaspillées en pure perte, au nom d'un cérémonial funéraire d'un autre âge, qui consiste à couvrir d'odorantes couronnes de fleurs la mise à la retraite d'un cher collègue.

Dimitri KITSIKIS

Département d'histoire
Université d'Ottawa

SHERMAN, Laura Beth. *Fires on the Mountain: The Macedonian Revolutionary Movement and the kidnapping of Ellen Stone*. New York, Columbia University Press, coll. « East European Monographs », no 62, 1980, 136 p.

Selon la notice biographique qui figure à l'endos de la couverture de ce petit livre, l'auteur, qui a fait ses études à Smith College, à l'Université Cornell, ainsi qu'à l'Institut des Relations Internationales de Taipei à Taiwan, se distingue en étant la première américaine à soutenir une thèse de doctorat dans une Université bulgare. Ce livre est donc le résultat de recherches menées en vue de l'obtention de ce diplôme. Il est fondé sur des sources manuscrites bulgares, anglaises et américaines, pour la plupart tirées des archives des ministères des affaires étrangères de chacun de ces pays. Quant aux imprimés, il est évident que l'auteur a utilisé surtout la documentation bulgare, ayant accompli une bonne partie de son travail d'analyse à Sofia. La bibliographie en langue anglaise est bien représentée aussi. Du côté grec, turc et yougoslave, comme allemand et français, rien n'indique le moindre effort de la part de l'auteur de s'informer sur ce qui a été écrit dans ces langues sur l'IMRO en général et sur « l'affaire Stone » en particulier.

Il s'agit donc d'une monographie, d'une perspective centrale et généralement valable, qui a néanmoins les limites que l'auteur a choisi de lui donner au détriment d'un traitement plus équilibré fondé sur une analyse plus extensive. Deux autres points faibles de ce livre se trouvent dans ses parties accessoires. La carte de la Macédoine, empruntée quelque part sans référence précise, n'aide pas beaucoup le lecteur à suivre les déplacements de la bande des ravisseurs de Mlle Stone et de sa compagne pendant les six mois, de septembre 1901 à février 1902, qu'a duré leur captivité. Non seulement l'échelle est trop grande, mais l'orthographe ainsi que la nomenclature sont différents de ceux suivis dans le texte. Quant à l'index des noms propres du livre, il n'est d'aucune utilité.

Dans le premier chapitre l'auteur présente le contexte dans lequel IMRO est né, les objectifs de celui-ci, ses premiers pas en 1895 en